

Lu dernièrement

Les livres courts ont le charme tout particulier de pouvoir être lus rapidement, sur un trajet de train ou en une courte après-midi de weekend. Il ne s'agit donc pas, comme dans la lecture d'un roman, d'accompagner des personnages pendant plusieurs jours, avec le plaisir de les retrouver chaque soir, par exemple au moment du coucher consacré habituellement à la lecture. Ces nouvelles d'une centaine de pages permettent de goûter un concentré d'histoire et d'émotions, qui en décuple en quelque sorte les effets en les concentrant dans le temps. C'est le cas des deux ouvrages ci-dessous.

Atiq Rahimi
Syngué sabour
Pierre de patience



Atiq RAHIMI, *Syngué sabour, Pierre de patience*. Folio, 2008.

L'action de *Syngué sabour* se passe en quelques jours. Une femme afghane veille son mari blessé, immobilisé, muet. Elle ne le connaît guère parce qu'il a toujours été absent. Elle se met à lui parler parce qu'il n'est plus en position de lui imposer le silence et l'acceptation auxquels sa condition de femme l'a condamnée. Dans une langue imagée, crue et poétique à la fois, à la manière d'une tragédie, le texte invite, au-delà du récit, à une réflexion sur tous les obscurantismes et notamment à ce qu'il faut mettre en place pour les dépasser : *« se résigner à un sacrifice et renoncer à trois choses : l'amour de soi, la loi du père et la morale de la mère »*.

Atiq Rahimi

Syngué sabour
Pierre de patience

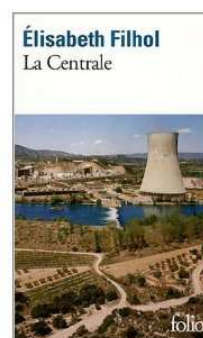
« Cette pierre que tu poses devant toi... devant laquelle tu te lamentes sur tous tes malheurs, toutes tes misères... à qui tu confies tout ce que tu as sur le cœur et que tu n'oses pas révéler aux autres... Tu lui parles, tu lui parles. Et la pierre t'écoute, éponge tous tes mots, tes secrets, jusqu'à ce qu'un beau jour elle éclate. Elle tombe en miettes. Et ce jour-là, tu es délivré de toutes tes souffrances, de toutes tes peines... Comment appelle-t-on cette pierre ? »

En Afghanistan peut-être ou ailleurs, une femme veille son mari blessé. Au fond, ils ne se connaissent pas. Les heures et les jours passent tandis que la guerre approche. Et la langue de la femme se délie, tisse le récit d'une vie d'humiliations, dans l'espoir d'une possible rédemption.

Prix Goncourt 2008

Elisabeth FILHOL, *La centrale*. Folio, 2010.

L'auteure suit un ouvrier du nucléaire, irradié lors d'une « banale » opération d'entretien au cœur du réacteur. Cela arrive... : en deux minutes, il a atteint la dose maximale autorisée sur une année. *« Vous vous sentez comment aujourd'hui ? – Aujourd'hui, ça va. Il n'est pas dupe. Personne n'est dupe mais chacun joue son rôle, à la place qui est la sienne et en conscience. Mon travail à moi, c'est de tout faire pour le garder. Si je me sens bien ? Oui. J'ai peut-être accusé le coup hier soir, un petit coup de mou, mais ça va mieux. La vérité, c'est que je me serais bien couché en rentrant. »*



Sur le fond, on découvre qu'au lieu d'engager des ouvriers statutaires et d'assumer les risques professionnels qu'ils courent, E.D.F. utilise des intérimaires qu'elle peut « jeter » dans la précarité si un accident se produit. C'est de l'esclavage « politiquement correct ». Côté ouvriers, c'est comme les mineurs de fond : ils se font exploiter, ce travail les rend malades, mais ils n'envisagent pas d'en changer... En ont-ils les moyens ?

Jean KATTUS